VOYAGE

AUX

LACS DU CAMBODGE

En 1881, Monsieur le gouverneur de la Cochinchine française m'envoya en mission, étudier la pêche à laquelle se livrent les Asiatiques dans les lacs de l'ancien royaume Khmer. Pendant six mois, ces vastes bassins accrus de tout le pays d'alentour, à dix kilomètres à la ronde, se recouvrent d'une couche liquide profonde où se multiplie le poisson ; mais quand le grand fleuve du Cambodge a cessé de s'alimenter des neiges descendues du plateau Thibétain, les eaux, en se retirant, laissent à découvert la forêt et convertissent les lacs en un immense bourbier. Là, dans une vase infecte, grouillent par milliers des espèces aquatiques, proie facile et généralement abondante pour les populations de pêcheurs accourues de tous les points de l'horizon. Annamites, Chinois, Cambodgiens, Malais, Siamois, tous se pressent, s'agitent au milieu de la plaine boueuse, sous un soleil brûlant, par des orages épouvantables ; jonques, sampans, ge-luongs se croisent en tous sens, poussés par la voile ou par la rame, parfois traînés sur le fond par des hommes attelés à un joug de bambou fixé sur l'avant de la barque.

Diverses circonstances ne permirent point mon départ avant les premiers jours de mai, c'est-à-dire au début de la mauvaise saison qui, cette année, se montrait exceptionnelle : jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu les eaux si basses; les passages, disait-on, étaient impraticables. Je dus beaucoup insister pour partir.

Un magnifique sampan de quatorze mètres de long avait été acheté par la mission. Ces embarcations, formées d'un tronc d'arbre creusé, ont les parois écartées au feu, puis modelées suivant les lignes ordinaires d'un bateau. Celle dont je disposais, menaçant de chavirer au moindre souffle, reçut deux flotteurs en tôle; on la mit en état, une cabine s'éleva sur la maîtresse partie, et au bout d'un mois de travaux de tous genres, elle put entreprendre le voyage et passer, à la rigueur, pour un nouveau modèle de porte-torpilles.

Mon navire, je le nommai ainsi, ne manquait pas de grâce. Les extrémités avaient été relevées en contours vénitiens; des arabesques aux trois couleurs ornaient la proue garnie de deux écubiers miniature, représentant les yeux peints par les indigènes pour effrayer les monstres marins.

Les instructions de M. le chef de division m'ordonnaient de partir le 3 mai. Nous nous mîmes en route vers onze heures du soir. Une chaloupe de la direction du port nous remorqua jusqu'à Mytho, et la canonnière le *Yatagan* nous conduisit ensuite aussi loin que possible.

Cinq Annamites du *Tilsitt* formaient pour le moment l'équipage.

Nous devions prendre, à Vinh-long, une escorte de tirailleurs indigènes qui porterait ainsi à treize hommes le personnel de la mission; j'en avais soigneusement banni tout Européen.

La descente du Soirap ne s'exécuta pas sans ennuis. L'embarcation peu élevée sur l'eau était constamment inondée; le moindre clapotis, le seul remou de la chaloupe à vapeur suffisaient à couvrir le pont. Un bateau des messageries de Cochinchine vint à passer, nous fûmes en perdition. Il fallut presque stopper et mettre en cap debout à la petite lame, tout comme un grand navire devant la tempête.

Au bas de la rivière, nous trouvâmes bon nombre de jonques au mouillage. Ces barques n'ayant point de feux, rendaient le passage assez difficile; le patron de la chaloupe s'en tira à merveille. Il n'en fut pas de même quand nous essayâmes d'entrer dans le grand

Vaïco : la mer du travers nous couvrait, les traverses des flotteurs burinaient les flancs de notre remorqueur ; force fut de revenir à l'abri, mouiller en attendant le jour et le renversement de la marée. Il était 4 h. 20 ; à 6 heures nous nous remîmes en route.

Le Vaïco est un fleuve large et profond, aux bords fourrés d'épais palétuviers ; çà et là émergent de grands paquets de palmiers d'eau, semblables à des amas de plumes d'oie plongées dans un vaste encrier. Les arroyos de notre colonie sont, en général, d'une monotonie désespérante : le palétuvier se montre partout, alternant avec les jungles et le palmier d'eau. Quelques cases misérables au milieu de la plate rizière, un sampan à moitié caché dans le feuillage grisâtre, une paire de buffles se vautrant dans la vase : tel est, le long de ces grands arroyos, le spectacle de la campagne cochinchinoise.

Nous arrivâmes ainsi au canal de Chogao, où la chaloupe à vapeur s'échoua et vint, en travers, sans pouvoir reprendre sa route ; et, pendant trois mortelles heures, sous des averses diluviennes, il nous fallut contempler les bords dénudés de cet affreux passage.

Chogao, route stratégique et commerciale creusée par la main de l'homme, au temps des corvées, abrège la navigation de ces parages, et permet aux canonnières de se rendre en neuf heures, de Saïgon à Mytho. Livrée à la circulation en mai 1876, il est à craindre qu'elle ne soit prochainement obstruée par des alluvions, si des dispositions ne sont pas prises en vue de combattre l'envasement qui est si rapide en Cochinchine.

Ce passage a onze kilomètres de longueur ; sur ses bords s'élèvent quelques cases anamites ; lors d'un premier voyage que j'eus l'occasion de faire dans ces parages, à la saison des riz, jonques et sampans encombraient le canal ; les rives étaient jonchées de gerbes de riz piétinées par les buffles. On décortiquait la récolte : les hommes dirigeaient les travaux de l'aire ; les sampaniers chargeaient leurs barques ; les femmes, devant leurs cases, vaquaient aux soins du ménage, et surveillaient les joyeux ébats des enfants dont les cris se mêlaient aux aboiements des chiens et aux cris stridents des coqs.

Maintenant, tout était désert : la pluie tombait par torrents, le tonnerre foudroyait les alentours ; puis, un soleil de feu vint darder ses rayons brûlants sur la terre détrempée, aspirant ainsi les eaux chargées de miasmes, qui s'élevaient en une épaisse buée dans l'atmosphère.

Mais quel contraste quand la marée nous permit de nous remettre en route : nous entrions dans le rach Kahon, aux rives délicieusement ombragées. Les arbres de haute futaie descendent au bord de l'eau, la rizière plate et monotone a fait place aux jardins et ne paraît plus qu'au loin, dissimulée derrière un rideau de bananiers. Plus de chemin de halage brûlé par le soleil, mais des arbres verdoyants et ombreux, sous lesquels on respire le parfum des buissons fleuris.

Vers cinq heures, nous abandonnons ces beaux sites ; le courant du grand fleuve, dont les eaux se confondent avec celles du Kahon, nous emporte rapidement. Bientôt nous apercevons la flèche de la cathédrale de Mytho ; à l'entrée de la ville, deux cannonières, le *Mousqueton* et le *Yatagan*, étaient au mouillage.

Après avoir communiqué mes instructions écrites au commandant du *Yatagan* et fixé, de concert avec lui, le moment du départ, nous prîmes position pour la nuit ; je ne pouvais plus mal choisir l'emplacement. Vers deux heures du matin, au changement de marée, une avalanche de jonques, de sampans, de ge-luongs qui venaient prendre l'arroyo de la Poste nous tomba dessus malgré les fanaux indiquant notre présence. Les cris sauvages des Chinois et des Annamites étaient assourdissants. Le jour vint enfin dissiper mes craintes.

A 7 heures le thermomètre marquait 31° et nous promettait une belle journée. Le *Mousqueton* appareilla pour Saïgon, suivi de près par la chaloupe du port ; le *Yatagan* nous prit à la remorque et fit route pour le haut du fleuve. A 7 h. 45, la canonnière leva l'ancre. Je visitai le sampan de fond en comble, l'eau envahissait tous les coins et recoins : armoires, caissons, cales, cambuse étaient autant de vases communiquants, à la recherche de l'équilibre avec le niveau extérieur. Le linge était à tordre, le sel et la cassonade des hommes n'existaient plus qu'à l'état de solution, le riz germait, le biscuit se réduisait en pâte.

Le remou du *Yatagan* balayait le pont, l'eau s'infiltrait partout et nous ne pouvions rien faire ; on avait déjà diminué de vitesse, il fallait cependant avancer.

Le Mekong ou fleuve du Cambodge, descendant, dit-on, du Thibet, suit en Cochinchine, comme plus haut d'ailleurs, un lit d'alluvions amassées depuis des siècles pour former le pays bas compris entre les projections du plateau central, projections qui se terminent au détroit de Singapore et au cap Padaran. A Phnom-penh, le fleuve

s'est divisé en deux bras portant les noms de fleuves *antérieur* et *postérieur*, immenses cours d'eau aux rives basses, parsemés d'îles et d'îlots en formation, souvent recouverts d'une végétation luxuriante. Le fleuve *antérieur* nous conduisit à Vinh-long où nous arrivâmes vers midi. C'est dans la garnison de ce poste que je devais prendre un détachement armé composé d'un *caï* (caporal), d'un *bepp* (premier soldat), et de sept tirailleurs indigènes.

Vinh-long est un des grands centres de la colonie et le chef-lieu de la province de ce nom. Comme tous les villages annamites, celui-ci est construit sur les bords d'un arroyo et s'étend en longueur sur les deux rives. D'après certaines indications, je me dirigeai vers la demeure du commandant militaire et fis trois kilomètres sous un soleil de plomb, alors qu'une autre route eût permis de réduire cette distance de moitié, tout en jouissant de la vue et de l'ombrage d'une magnifique allée de flamboyants en fleurs. J'arrivai exténué de cette course faite en plein midi : pendant vingt minutes, il me fut impossible de me convaincre de la stabilité des objets. Le détachement annamite me paraissait pirouetter sur place ; les tables, les armoires, les fauteuils dansaient follement devant mes yeux ; le capitaine lui-même, malgré sa gravité, exécutait un pas de valse étourdissant. J'avais beau baisser les paupières, ce spectacle bizarre me poursuivait encore, et il ne fallut rien moins qu'une bonne douche pour rétablir l'équilibre troublé de la substance cérébrale.

Mon séjour fut aussi court que possible, les tirailleurs embarquèrent et vers deux heures nous continuâmes à fendre les eaux du grand fleuve. Un petit ge-luong me servait de chaloupe.

Tout allait bien, malgré la petite lame qui couvrait le pont du sampan, quand, par le travers de l'entrée nord de Sadec, la brise fraîchit sensiblement. Bien que venant de l'arrière, les lames étaient inquiétantes ; la vitesse fut diminuée et nous pouvions croire tout sauvé, quand un Annamite trouvant sans doute le ge-luong installé contre son goût, se mit à modifier la disposition des amarres. Le résultat ne se fit pas attendre : le pauvre petit tronc d'arbre fut englouti par la lame.

Le cuisinier confectionnait le repas du soir, il eut la douleur de voir renverser l'objet de tous ses soins et se jeta résolument à la mer en brandissant une grosse cuiller qu'il lâcha bientôt pour se cramponner au gouvernail du sampan. Le ge-luong complètement

chaviré s'en allait à la dérive, une embarcation du *Yatagan* en effectua le sauvetage. Elle ramena la coque, mais cuisines et provisions de toute sorte étaient au fond de la rivière, trente malheureux poulets avaient perdu la vie dans ce naufrage.

A 6 h. 30, nous jetâmes l'ancre au milieu du fleuve, pour y passer la nuit. Sur les rives voisines, les incendies se succédaient, défrichant la terre envahie par l'épaisse végétation. Les reflets rougeâtres répandaient des ombres fantastiques, la flamme dévorante s'élançait dans les airs, dessinant les géants qui ne tardaient pas à succomber dans la lutte, pour disparaître dans l'immense brasier.

La nuit fut belle et fort tranquille, quoiqu'un peu chaude; le jour apporta une brume intense voilant les deux rives. Nous ne partîmes qu'à huit heures. Nous passâmes devant Culao-gien, grande île admirablement cultivée; c'est une chrétienté. Les rangées interminables de beaux manguiers, les bouquets de bananiers, les palmiers, les cimes élevées des cocotiers forment un tableau séduisant. Çà et là une ferme, des barques de pêche sur la rive, tout cela dénotant une population relativement aisée.

Nous rencontrâmes de nombreuses jonques à la voile, remontant le courant ou s'abandonnant à lui; ces embarcations naviguent ordinairement par groupe afin de se porter un mutuel appui contre les pirates qui se montrent assez souvent sur le fleuve et dont la capture est fort difficile. Toute jonque a été, est ou sera pirate, suivant les besoins du moment et la force des bateaux rencontrés; le vol est affaire de tempérament; Annamites et Chinois semblent nés pour la propriété du voisin.

Nous passâmes encore la nuit suivante dans le fleuve et reçûmes la visite des éphémères, sauterelles et autres insectes fort désagréables, tels que les moustiques.

Le samedi 7, nous arrivions à Phnom-penh, capitale du Cambodge. A dix heures du matin, l'ancre tombait en face du Protectorat français où je me rendis aussitôt.

M. le représentant me donna quelques renseignements utiles et me désigna un interprète, avec lequel je traitai à raison de 20 piastres par mois; le médecin compléta les approvisionnements de sa pharmacie et le départ fut irrévocablement fixé au lendemain matin.

Dans la soirée, un bien triste accident vint jeter l'émoi parmi la

colonie européenne : un soldat d'infanterie de marine, dont le départ devait avoir lieu le lendemain pour Saïgon, et le 20 pour la France, eut la malencontreuse idée de se baigner après dîner. Ne le voyant pas reparaître à la surface de l'eau, plusieurs Annamites plongèrent sans résultats. Un jeune enfant de quatorze ans fut plus heureux et parvint à le ramener au rivage. Ce n'était plus, hélas ! qu'un cadavre, et les soins les plus dévoués ne purent le rappeler à la vie. Fait à noter comme exceptionnel : un sampanier cambodgien, passant pour plongeur émérite, refusa de se porter au secours du noyé. Aussi fut-il mis sous les verrous.

Quant aux Annamites qui composaient mon détachement, ils passèrent leur temps de la façon la plus agréable. Un seul d'entre eux fut commis à la garde du sampan ; les autres se rendirent dans la soirée au théâtre chinois, ou dans les maisons de jeu autorisées au Cambodge, et ne rentrèrent qu'à une heure avancée de la nuit.

Nous quittâmes Phnom-penh, le lundi à onze heures du matin et fîmes route dans le bras du lac, grand arroyo, réunissant les lacs au cours du Mekong. Les rives sont couvertes de cases annamites et cambodgiennes, groupées en villages importants, mêlés d'établissements malais. Nous passâmes rapidement devant Compong-luong, ancienne résidence royale, et, à deux heures trente, l'ancre était jetée en face Compong-tra-la, à 28 milles de la capitale du Cambodge. C'est là que devait m'abandonner la canonnière.

Le ge-luong, qui depuis sa mésaventure était suspendu le long du *Yatagan*, fut alors mis à l'eau. Il reçut les fourneaux, cuisines et marmites en terre, achetés à Phnom-penh, et, quand tout fut prêt, après avoir pris congé de ceux qui depuis trois jours nous avaient donné la plus aimable hospitalité, je me mis en route à la vitesse des neuf rameurs. Bientôt la canonnière, faisant ses préparatifs de départ, disparut derrière un coude de la rivière.

Cette séparation fit naître en moi de bizarres réflexions, mais ce ne fut l'affaire que d'un instant, et, au bout de quelques minutes, j'avais entièrement repris possession de moi-même.

Pendant notre séjour dans la capitale du Cambodge, nous avions vu revenir une jonque royale expédiée au lac, pour connaître la profondeur de l'entrée. Elle avait annoncé un chenal de $0^m,80$, qui n'était plus que de $0^m,40$ au maximum, quand j'arrivai au Veal-phoc. Elle avait été attaquée par une vingtaine de pirates, qui furent pro-

fondément désappointés, la jonque n'étant montée que par des prisonniers dénués de tout.

Je pris des précautions en cas de semblable rencontre, mais il me semblait que ces malfaiteurs n'auraient pas l'audace d'attaquer le sampan d'un Européen et surtout d'un officier.

L'eau avait une teinte boueuse peu engageante; celle du lac était, disait-on, plus affreuse encore : cela promettait beaucoup. Des rideaux de palétuviers couvraient les deux rives, c'était d'une monotonie désespérante; ces arbres n'apportaient pas moins un bienfaisant ombrage par les 34° marqués au thermomètre.

Les merles sifflaient et gambadaient sur la rive découverte par les eaux basses, quelques petits échassiers s'enfuyaient à notre approche, et le martin-pêcheur, voltigeant sur notre avant, semblait nous piloter.

En approchant de l'île Ca-ho, les grands arbres apparurent au-dessus des jungles descendant jusqu'à l'eau; les crocodiles remontaient la berge et disparaissaient dans les fourrés épais. Plus loin, des champs cultivés, beaucoup de tabac, quelque peu de paddy et de rares palmiers à sucre.

Vers six heures nous nous arrêtames pour souper, devant un misérable hameau cambodgien, une barque de bonzes s'y trouvait arrêtée. Le grand Bouddha obèse semblait attendre philosophiquement l'heure du départ sans trop souffrir de l'immense chaleur dégagée par les chandelles et les torches des pieux voyageurs à robe jaune. La barque mesurait environ 15 mètres; le dieu, assis à l'arrière sur un dais élevé, devait porter un peu haut le centre de gravité du système. A ses pieds, une table était couverte d'offrandes : gâteaux, volailles, bananes, etc., entouraient un brûle-parfum en cuivre couvert de longues allumettes sacrées. J'essayai en vain d'interroger les bonzes sur leur religion et pus me convaincre, une fois de plus, de la profonde ignorance de ces prêtres, gardiens des sanctuaires célèbres, derniers vestiges des Khmers.

Nous partîmes vers sept heures; la nuit assez belle m'engageait à poursuivre notre navigation, quand vers les onze heures le temps se couvrit et devint menaçant.

Nous franchissions alors le petit arroyo qui borde à l'Ouest, l'île de Ca-chruey-bon-iea; des lumières se montraient à quelque distance, je résolus de les atteindre et de passer la nuit en cet endroit.

La pluie se mit à tomber avec force, le tonnerre commençait à gronder quand nous atteignîmes une petite pêcherie annamite.

A cinq heures du matin, nous nous remettions en route, la pluie avait pénétré partout et nous attendions avec impatience le soleil qui devait nous sécher. Le sampan faisait de l'eau par toutes les coutures, les vivres continuaient à se gâter, nous n'avions pas un coin où les mettre à l'abri.

Mon intention était d'atteindre le village de Compong-or dans la journée, chose parfaitement possible avec un sampan marin; mon fameux navire alourdi par ses flotteurs en tôle ne marchait pas, et la moindre brise frappant la cabine l'empêchait de tenir en route.

Les rives étaient couvertes de pêcheries se mêlant aux habitations cambodgiennes perchées sur pilotis, hors portée des eaux et des animaux nuisibles. De grands arbres à fleurs blanches et à feuilles lancéolées, le chang-lea, apportaient quelque ombrage; des plantations de tabac, des rizières, de rares manguiers, des palmiers à sucre sont, avec les filets et les ge-luongs, toute la fortune des habitants. Nous rencontrâmes un sampan de notre taille, il prétendit n'avoir pas trouvé assez d'eau et s'en retournait en Cochinchine. Cela parut contrarier mon équipage qui s'attendait à d'énormes fatigues.

Les villages de pêche se succédaient, les filets au sec, les clayages à poissons généralement vidés; les cultures, assez rares, variaient un peu : l'indigo remplaçait le tabac, le mûrier s'élevait à la place du chang-lea. La misère des habitants seule était toujours la même.

Un grain violent de l'Est tomba vers midi; la vague couvrait le pont, le vent frappant la cabine, empêchait de gouverner. L'eau pénétrait partout, le sampan allait où il pouvait, et cela, pendant plus d'une heure.

Par contre, la soirée fut délicieuse; vers la chute du jour, le thermomètre descendit à 26°, la brise légère venant de l'arrière faisait regretter l'absence de toute voile.

Sur la berge, couverte d'oiseaux aquatiques, le martin-pêcheur voltigeait encore, l'aigle perchait sur les cimes élevées, le corbeau vorace annonçait les pêcheries qu'une odeur pénétrante permettait de deviner au loin. De splendides bambous se dressaient à des hauteurs de quinze mètres, montrant leurs feuilles oblongues d'où s'échappaient des rameaux flexibles. Au milieu des hautes herbes, *croissait le palmier, le manguier étalait son feuillage serré;* mais

tout ce tableau qu'éclairait le soleil couchant se perdit peu à peu dans la pâle clarté de la lune.

Vers onze heures du soir, des feux nombreux se montrèrent devant nous : c'était un grand village de l'île Ca-sling. Les cases étaient serrées sur les deux rives, le passage étroit permettait à tous les bruits d'arriver jusqu'à nous, pareils au bourdonnement d'une ruche. Tout à coup la fusillade éclata vive et bien nourrie, des balles sifflèrent autour de nous, je fis réveiller tout le monde pour ramer et me diriger promptement vers le point où j'avais aperçu la clarté des coups de fusils, mais tout se tut aussitôt; on avait reconnu un sampan qui n'avait point l'apparence des barques ordinaires; la couleur blanche de la coque, les dorures du fronteau avaient imposé silence aux malfaiteurs.

Les ordres que j'avais reçus de M. le général de Trentinian, gouverneur par intérim, étaient formels; je devais éviter toute complication et ne rien rechercher. Ma mission était une mission d'étude, je n'avais même pas le droit de visiter les sampans suspects.

Les gens qui avaient tiré eurent grand'peur à mon approche ; ils prétendirent avoir été menacés par les pirates, et pour montrer à ceux-ci qu'on veillait, ils tiraillaient de temps en temps. Je pris la chose comme telle, mais je savais qu'ils mentaient effrontément, comme essaya de me le démontrer, plus tard, le patron d'un sampan qui passa peu après et entendit parler du fait.

Cet endroit est un vrai nid de pirates; de nombreuses plaintes m'étaient adressées sur les habitants, il me fut malheureusement impossible de les prendre sur le fait.

Le petit arroyo qui contourne Ca-sling à l'Ouest paraissait interminable, nous avancions avec une lenteur désespérante. Après avoir inutilement essayé d'écrire quelques notes de voyage, je dus éteindre toute lumière, et, chassé par les moustiques, me réfugier sur le pont. Vers une heure du matin, nous aperçûmes les feux de Compong-or où nous nous arrêtâmes à deux heures pour attendre la fin d'un nouveau grain.

Compong-or est un petit village insignifiant en temps ordinaire, mais qui, tous les ans, à cette époque, s'augmente de quelques pêcheries annamites. L'aspect en est triste et misérable; des cases il s'échappe une odeur infecte où se mêlent au nuoc-man, le poisson séché et celui qu'on fait pourrir. Aussi, que de corbeaux sur les

séchoirs à filets et quel concert à l'instant où se montrent les premières clartés du jour.

A 5 h. 30, nous étions de nouveau en route; l'arroyo devenait plus large et sa rive droite était très élevée. Un sentier étroit suit la berge au milieu des herbes; je sautai à terre et fis une promenade d'une heure pendant que le sampan poursuivait sa route. Je pénétrai en pleine forêt; les arbres en sont très beaux, très nombreux, les aigles perchent partout, les aigrettes parcourent la grève à sec, les singes gambadent de branche en branche. Ayant aperçu un arbre gigantesque couvert de ces animaux, je me souvins que les Annamites étaient friands de rôti; désireux de les satisfaire, j'ajustai un groupe et vis dégringoler un de ces quadrumanes destiné à passer le soir dans la marmite. Je cherchai ensuite un coup de fusil digne de ma table, mais en vain; de guerre lasse et avant de rembarquer, je déchargeai mon arme sur deux aigrettes qui changèrent en festin le repas de l'équipage.

Vers onze heures, apparurent les premières cases de Compong-shnang. Sur la droite, se dressaient les deux sommets du Phnom-compong-leng couverts d'une riche végétation. Après avoir longé le village étendu sur plus d'un mille, le long de la rive, nous nous arrêtâmes non loin de la maison du mandarin, que je fis prévenir de mon arrivée.

L'arroyo creuse une petite lagune sur laquelle flottent les cases pendant les hautes eaux; à l'époque de la pêche, ce bassin est complètement à sec, et le village vient se former le long de la rive. De grands radeaux de bambous supportent les habitations à murailles de nattes, recouvertes en paillottes. Les unes servent de magasin; les autres de logements; chacune a son jardin potager, ses plantes d'agrément dans des vases de terre ou dans des caisses en bambou. L'ensemble est fort original, les cases et les jonques mêlées sur plusieurs rangs, les mâts au milieu des bouquets de feuillage, l'activité incessante des habitants, les jonques allant et venant, les mille cris des marchands circulant dans leurs petits ge-luongs, tout contraste avec le morne silence des environs.

Compong-shnang possède une industrie; on y confectionne des poteries, communes mais excellentes; fourneaux, marmites, vases en tous genres et de toutes dimensions, sortent d'une fabrique établie à quelque distance de la lagune, c'est l'enfance de l'art. La main et

l'ébauchoir sont les seuls instruments dont se servent les femmes employées dans l'établissement, elles arrivent cependant à une perfection de formes et se permettent même quelques ornementations.

Le gain du patron est environ de 50 % sur le prix de vente; quant aux ouvrières, elles se contentent de fort peu, sans pour cela songer à se mettre en grève.

Le mandarin vint me voir vers midi; c'était un homme de taille moyenne, doué de muscles puissants, une sorte d'hercule de champ de foire, au torse nu. Il paraissait âgé d'une quarantaine d'années. J'appris de lui que la pêche était fort mauvaise, il y avait peu de poisson et les eaux très basses s'opposaient à la circulation. Ce mandarin pensait que nous ne pourrions pénétrer dans le lac, bon nombre de jonques et de sampans revenant en arrière sans avoir trouvé passage.

Les pirates n'avaient pas beau jeu, il n'y avait rien à voler, et, comme chacun était pauvre, le nombre des malfaiteurs s'était accru des mécontents de la fortune. Là encore je reçus de nombreuses plaintes, mais n'ayant pas qualité pour traiter ces questions, je dus m'abstenir.

En temps ordinaire, les pirates se montrent surtout à l'époque des hautes eaux; ils laissent passer le gros des jonques et tombent sur celles qui sont éparpillées; c'est plus prudent. Le mode d'attaque varie suivant la position sociale des voleurs; c'est-à-dire suivant qu'ils agissent par profession, ou qu'ils cherchent à s'emparer du bien d'autrui par nécessité. Les voleurs de profession emploient des armes, sabres et fusils, le sabre surtout; ceux qui volent par besoin, sont rarement armés : ils jettent sur le bateau qu'ils veulent pirater, un grand nombre de pétards chinois; le bruit trouble les paisibles marchands, les coolies formant les équipages se jettent bravement à l'eau, parfois le patron les suit, mais en général, on s'empare de lui pour savoir où l'argent est caché.

La bravoure des Orientaux paraît laisser beaucoup à désirer; ils sont fourbes mais hardis à fuir. Je parle ici des Chinois et des Annamites, les Cambodgiens sont plus doux et se montrent rarement en compagnie des voleurs.

L'après-midi fut très chaude, les Cambodgiennes des maisons voisines passèrent leur temps à se doucher sur le bord des radeaux; ces femmes ne sont point trop mal faites; leurs cheveux coupés courts

leur donnent un air éveillé, quand elles sont jeunes, mais les rendent affreuses à un âge où l'Européenne est dans tout son éclat. Une matrone du voisinage, à la tête déplumée, à la taille épaisse, aux bras énormes, aux seins retombant me parut particulièrement repoussante, et contrastait étrangement avec une jeune personne aux formes à peine dissimulées sous un costume léger, et qu'embellissait l'éclat de deux grands yeux d'un noir de jais.

Vers 4 heures, j'allai visiter le village ; partout, sur mon passage, les habitants me donnèrent les marques d'un profond respect et s'inclinaient jusqu'à terre. Les chiens seuls ne semblaient point m'accorder la supériorité que me reconnaissaient leurs maîtres ; toujours sur mes talons, ils ne cessaient d'aboyer. Rien de plus désagréable que cette race canine, elle est affreuse, et ne cesse jour et nuit de hurler à tout propos.

Le marché de Compong-shnang est assez considérable et fournit quantité abondante de fruits, légumes, bétel, alun, volailles, etc.... Le poisson de qualité inférieure a un goût vaseux, repoussant. Un Chinois, établi comme charcutier, débite des saucisses et des quartiers de porc, le tout parfumé aux aromates du pays et vendu à un prix exorbitant. Je fis acheter un kilo de cette viande au prix de 0 fr. 80 ; Dieu sait quel kilo ; certainement les vérificateurs des poids et mesures n'ont jamais passé par là.

Sur la lagune desséchée, un pont de bois d'environ 300 mètres, conduit à un petit monticule, toujours respecté des eaux, où s'élève la pagode. Il est tout petit ce temple aux toits chevauchés, ornés du serpent aux sept têtes relevées à chaque angle, au milieu, des arabesques en partie détruites par le temps et la pluie : des figures grotesques dont le nez et le menton rivalisent avec les appendices de nos polichinelles forment l'ornementation des murs extérieurs.

En pénétrant dans le sanctuaire où s'abrite le grand dieu de l'Extrême-Orient, je m'attirai les sympathies des talapoins en jetant ma cigarette et retirant mon casque. J'avais bien marqué ces deux mouvements pour produire mon effet; mais j'en fus quitte pour mes frais, ces prêtres étaient aussi ignorants que les autres et je n'en pus rien obtenir en fait de renseignements.

Le dieu était assis à la turque, contemplant en sa sainte béatitude les ex-voto suspendus sous son nez; deux autres figures, grandeur naturelle, debout à ses côtés, vivaient de l'éternelle contemplation.

L'un d'eux pourtant, semblait lancer un regard de mépris sur les longues allumettes sacrées, minces et parfumées, déposées par les fidèles. Les prêtres, enveloppés de leur robe jaune sale, reposaient leurs yeux sur la table des offrandes où s'étalait un joli cuissot de porc bien doré, entouré de gâteaux du pays. Le long des murs intérieurs, les fresques représentaient des scènes religieuses de la légende : polichinelle et le dragon y jouaient les premiers rôles. Les nombreux combats soutenus dans la lutte du bien et du mal avaient laissé maintes cicatrices : l'un était amputé d'un bras, le second avait perdu la moitié de la tête.

Tandis que j'admirais ces belles peintures, une jeune Cambodgienne en haillons, pénétra dans le temple. Sur un plateau orné de petits drapeaux en papier, s'étalait la plus jolie pâtisserie chinoise; elle offrait ces dons au Bouddha pour obtenir la guérison de son mari, un affreux Chinois, qui, dans la course folle de sa vie, ayant trop semé de roses, n'avait récolté que des épines. Il passait ses journées sur un lit, cherchant dans les fumées de l'opium, l'oubli de ses malheurs.

Nous quittâmes Compong-shnang le lendemain matin vers six heures; il avait plu toute la nuit et le temps rafraîchi promettait une assez bonne matinée.

C'est à quelques milles du Compong-shnang, que commence le bassin des lacs, immense soupape de sûreté permettant au trop plein du Cambodge de se déverser sans inonder les terres basses de la Cochinchine. Ce réservoir des eaux se divise en trois parties : le *Veal-phoc* ou plaine de boue, le *petit lac* et le *grand lac*.

Le banc marqué en ponctué sur la carte marine, à l'extrémité de la langue de terre formant la rive gauche, était non seulement à sec, mais recouvert d'une épaisse végétation herbacée dominée par quelques arbres. Le travail des alluvions s'effectue principalement à la partie ouest, en face de l'arroyo A, que prennent les grandes jonques pour monter au lac. Les dépôts s'avancent en dessinant un croissant dont la flèche correspond au milieu de l'embouchure; le fond est de vase dure, tandis qu'il est très mou à la pointe nord de l'arroyo, qui tend à rejoindre le banc et fermer cette passe. Dans un temps plus ou moins éloigné, suivant l'activité de la marche des alluvions, les communications entre Compong-shnang et le lac se feront seulement par l'arroyo A.

Le vaste estuaire qu'on aperçoit encore aujourd'hui au Nord du banc, tend à se combler au milieu et sur la rive gauche, laissant seulement un chenal à toucher la rive droite. La route de Compongleng au lac ne sera plus celle ponctuée sur la carte marine, elle viendra ranger la pointe nord du banc, pour se diriger vers la rive droite et rejoindre l'arroyo B.

Bientôt l'eau manqua et je cherchai à rallier la route indiquée sur la carte; elle nous conduisit à une série d'îlots sablonneux, obstruant tout passage. Les hommes se mirent à l'eau et marchèrent en tous sens; l'un d'eux découvrit une petite fosse de 50c qui ne nous mena pas loin.

De guerre lasse, je fis mettre en chapelet de ceinture tout ce que nous possédions de barils, le ge-luong reçut tout ce qu'il put contenir et les Annamites s'attelèrent aux rames fixées en travers du sampan; force fut de revenir vers le banc ponctué en le contournant de très près; nous finîmes par atteindre des fonds de 50c sur la rive droite.

Pendant ce temps un grain nous surprit, il fallut rentrer à l'abri les provisions que nous avions confiées au ge-luong; malgré la pluie torrentielle, les Annamites ne cessèrent de traîner la barque ou de ramer.

La profondeur de l'eau dans l'estuaire varie de 35 à 40c, ces derniers fonds se trouvent sur la rive gauche; le chenal de droite donne en moyenne 50c, nous trouvâmes même quelques fonds de 80c.

Vers cinq heures du soir, nous arrivâmes au village B, composé d'une centaine de cases appuyées d'un côté sur la terre et portées de l'autre sur des bambous, élevés de 3 à 4 mètres au-dessus de l'eau. Les habitants étaient en grande partie Annamites et Chinois, les Cambodgiens formant la minorité. Rien de plus affreux que ces sortes de campements destinés à disparaître aux hautes eaux, de misérables paillottes abritent ces gens vivant au milieu de la plus grande saleté. Ils avaient pris peu de poisson, suffisamment pourtant pour infecter le village.

Les chefs de pêcherie étaient fort mécontents, les filets ne rapportaient rien. J'assistai à la naissance d'un enfant du sexe masculin. Le pauvre petit eut pour berceau un mauvais sac au milieu d'un tas de poisson sec; il fallait le voir protester contre l'atmosphère pestilentielle et contre l'eau vaseuse qui servit à le débarbouiller. La

mère s'exécuta de la meilleure grâce et ne parut pas autrement gênée d'avoir mis au monde cet affreux rejeton. Le lit était un cadre de bambous tressés recouvert d'une natte, l'élasticité du roseau remplaçait le moelleux du matelas. Un grand fourneau en terre près du lit, chauffait l'appartement ; c'est une mesure générale dans ces pays, pour empêcher les refroidissements dans les couches.

J'éprouvai le besoin de respirer au grand air ; je sortis, mes poumons n'absorbèrent que les senteurs des entrailles et des têtes de poissons en putréfaction.

Le village n'offre aucune ressource pour l'alimentation, aussi chaque famille apporte-t-elle les provisions nécessaires ; si quelque chose vient à manquer, un ge-luong est bien vite envoyé à Compong-shnang.

Sur le derrière des cases, on trouve de petites tonnelles recouvertes de courges et de haricots d'une longueur démesurée. Certains habitants se donnent le luxe d'un jardin de quelques pieds carrés où s'épanouissent quatre à cinq fleurs communes et surtout des oignons. La population est d'environ 250 habitants.

Après quelques courses dans le village, je revins au sampan et tentai le passage de droite ; nous fûmes obligés de revenir vers la gauche, et cédant à la fatigue des Annamites nous nous amarrâmes pour la nuit, à des bambous plantés près d'un hameau cambodgien, de peu d'importance.

Le point de relâche était bien choisi : sur la grève, des corps de poissons exhalaient une odeur infecte, hommes et femmes les vidaient et les écaillaient : dans l'eau surnageaient têtes et entrailles en décomposition, tandis que de grosses mouches vertes bataillaient autour. Je fus sur le point de prendre la fuite ; mais songeant à ce qui m'attendait au lac, je pris mon courage à deux mains et résolus de m'aguerrir.

Le lendemain 12 mai, nous étions en route à cinq heures du matin dans un délicieux petit arroyo tout étroit et sinueux, offrant à chaque détour, des points de vue charmants. Les crocodiles se montraient nombreux dans les herbes, on les voyait s'enfuir et grimper. Un village misérable, comme les autres, parut : l'heure, l'encadrement de feuillage, les ge-luongs sur les eaux bien calmes, tout lui prêtait un aspect ravissant ; mais quelle désillusion, quelle odeur, quelle misère, quand nous approchâmes.

Un coude brusque démasqua le Veal-Phoc, l'arroyo s'élargissait, atteignait 7 à 800 mètres et se terminait en une vaste plaine miroitant au soleil déjà haut sur l'horizon. Depuis le départ du hameau cambodgien, les fonds n'avaient pas été inférieurs à $4^{m},50$, mais après avoir dépassé le village ils montèrent rapidement à $2^{m},50$ et même à 1 mètre. De ce point on apercevait très distinctement les montagnes qui courent en diverses directions, entourant le bassin du lac, et dont la plus importante, le Phnom-pursat est très mal déterminé. C'est cette chaîne que longe la route du Phnom-penh à Battambang, elle renferme des traces curieuses de l'antiquité Khmer.

Ces sommets sont peu élevés : le Phnom-compong-leng et le Phnom-cang-rey n'ont guère plus de 20 mètres, et le pic le plus élevé du Phnom-pursat ne dépasse pas 800 mètres.

Le golfe de Siam devait s'enfoncer bien avant dans les terres au début de la période géologique actuelle, les montagnes isolées étaient autant d'îles telles que Poulo-condore, au temps de cette mer siamoise. Les apports du Meinam et du Mékong comblèrent l'espace peu à peu; un soulèvement assez bien dessiné par les hauteurs qui descendent au Cambodge sépara le lit des deux fleuves. Tout ce pays à l'aspect bas, marécageux, dénote sa formation récente; la chose est bien frappante quand, après avoir gravi les hauteurs, on aperçoit à perte de vue ces plaines immenses semblables, à cette époque de l'année, à un immense terrain découvert par la marée basse.

La traversée du Veal-phoc, déjà pénible en année moyenne, faillit me décourager au début; on ne saurait, sans l'avoir vu, imaginer les difficultés presque insurmontables qui s'offraient dans un moment tel que celui des basses eaux en 1881. Ce n'était plus la navigation, même point un glissement sur la vase, il fallait réunir tous les efforts pour arracher le sampan. A chaque instant, une saillie du fond nous arrêtait, il fallait tourner l'embarcation à droite, puis à gauche, pour écraser la malencontreuse aspérité. Le chenal n'avait guère plus de deux mètres de largeur et rien pour l'indiquer. Je fis passer deux hommes en avant, ils enfonçaient dans cette vase molle, sous un soleil donnant 40° à l'ombre; les Annamites étaient exténués, le caï fut pris de violentes douleurs d'intestins dues, je crois, à l'eau que nous buvions; le malheureux se roulait sur le pont du sampan. Dans l'après-midi, deux hommes eurent les pieds coupés

par un coquillage, genre mulette, très abondant dans ces parages; puis ce fut un serpent qui vint jeter le désarroi; plus loin nous tombâmes au milieu de poissons assez gros qui blessèrent un tirailleur et le forcèrent à garder l'immobilité pendant huit jours; son genou enfla prodigieusement, il fallut faire appel à mes ressources médicales.

J'essayai cependant de gagner l'île Shnok-trou pour y passer la nuit, nous ne pûmes y parvenir. Vers neuf heures du soir, nous avions assez d'eau pour flotter, mais un grain violent montait vers l'Est, il nous prit trop loin de l'île pour pouvoir l'atteindre. J'avais fait vider pendant la journée six barils de galère contenant de l'eau et servant aussi de lest; les cailloux que nous avions pris à Phnom-penh avaient été jetés par-dessus le bord pour nous alléger, la stabilité du sampan était devenue plus que douteuse sous les violentes rafales de la brise. Il était impossible d'avancer, la lame nous couvrait, le bateau restait en travers du vent sans obéir au gouvernail. Les Annamites paraissaient effrayés par les cris sauvages des équipages de quelques jonques balayées par la tempête. Le spectacle était d'ailleurs assez imposant au milieu de la nuit noire : les éclairs, le roulement du tonnerre, le bruit du vent et de la vague, tout contribuait à un vacarme épouvantable au milieu duquel nous dérivions sans savoir au juste de quel côté. Au bout d'un certain temps, qui nous parut fort long, le sampan toucha près d'un îlot boisé; nous y passâmes la nuit.

L'équipage n'avait pas un endroit pour se reposer des fatigues du jour, la cabine était elle-même inondée; je dus passer la nuit sur une chaise en attendant que le soleil du lendemain permît de faire sécher mes draps et ma natte. Les Asiatiques grelottaient; le caï se plaignant beaucoup, je lui administrai une forte potion d'éther et de laudanum, les autres absorbèrent une forte dose de tafia et fumèrent, pendant toute la nuit, le tabac que je leur distribuai.

Au petit jour, nous fîmes route sur Shnok-trou où nous arrivâmes vers neuf heures sans avoir pu allumer le moindre morceau de bois pour notre premier repas. Le ge-luong avait été rempli par la mer et par la pluie, et je ne m'expliquai pas comment il avait pu surnager; toutes les provisions qu'il contenait étaient avariées; quant à la volaille, ne pouvant trouver à respirer sous l'eau, elle avait pris le parti d'aller chercher fortune dans un monde meilleur.

Pour faire la route de l'entrée du Veal-phoc à Shnok-trou, il faut, à la sortie de l'arroyo, suivre à cent mètres environ la langue de terre qui s'avance au Nord jusqu'à ce que l'on atteigne l'alignement formé par la montagne de Compong-shnang et un petit îlot boisé, parfaitement détaché. J'ai trouvé dans ce chenal 30 à 40 centimètres d'eau sur de la vase molle, il n'y a pas d'eau partout ailleurs. Près de l'îlot, les fonds augmentent et on peut gouverner directement sur Shnok-trou par des fonds de 1 mètre à 1m,50, en évitant toutefois de rallier les pêcheries de droite. Toute la partie comprise entre Shnok-trou et la côte de Compong-svai était fermée.

Shnok-trou. — Nous nous reposâmes une demi-journée, j'en profitai pour visiter l'île et ses pêcheries. Il y avait sept établissements au début de la saison, mais deux d'entre eux s'étaient rendus dans le grand lac avec l'espérance d'un gain plus sérieux.

Les chefs paraissaient forts mécontents, le poisson ne donnait pas. L'un qui, en moyenne, vendait 200 à 250 piculs dans l'espace de quatre mois, n'avait pu en expédier que 70; le filet, qui mesurait 300 mètres environ, payait deux barres au trésor royal, impôt double de celui de l'année précédente. Les redevances des pêcheurs sont de deux sortes : l'impôt de l'engin et les frais de douane; ces derniers sont de 1/10 et se payent à Phnom-penh; le premier est recueilli sur les lieux par un mandarin commis à cet effet.

Le poisson préparé se vend en moyenne une barre les 3 piculs 1/2 (le picul vaut 60 kilogr. et la barre 16 piastres). On pourrait croire que ces gens font fortune; il faut compter avec les frais qui sont considérables.

En prenant par exemple la pêcherie du chef dont j'ai parlé, elle sèche 200 piculs en année moyenne. Un dixième passe à la douane, il reste donc 820 piastres; ce qui serait un beau denier s'il n'y avait 150 piastres pour le filet, puis la dépense qu'occasionnent l'entretien et les réparations des barques, l'équipe et la nourriture de 10 hommes et 12 femmes; l'achat de l'outillage nécessaire, le sel, etc... tout cela monte à 500 piastres. Reste donc un bénéfice de 288 piastres quand on a prélevé l'impôt de l'engin.

Certaines pêcheries, il est vrai, marchent sur des chiffres plus considérables et ont des bénéfices en rapport; mais c'est là l'exception, et il y a plus de filets petits ou moyens que de grands.

Shnok-trou possède un millier d'habitants; Chinois, Annamites et Cambodgiens vivent en très bonne intelligence sous la direction d'un petit mandarin fort paisible et assez ignorant. L'année, très mauvaise sous tous les rapports, causait de nombreuses maladies; depuis trois mois on avait eu trois décès, chiffre énorme pour une population composée de travailleurs et qui écarte soigneusement les bouches inutiles. Il régnait une malaria; la fièvre et la dysenterie faisaient des ravages considérables dans cette atmosphère viciée par les émanations putrides de la vase et des résidus de pêcheries. Ces gens se soignent avec un médicament qu'ils nomment *toubak*, composé d'un grand nombre de substances, et guérissant tous les maux.

Chez les pêcheurs, les blessures sont fréquentes et accompagnées d'abcès sur un point quelconque du réseau lymphatique. Ils se traitent avec la terre et la chaux; ces plaies guérissent assez rapidement.

Il fallut à Shnok-trou, mettre en jeu ma science médicale; je distribuai quelques doses de quinine; j'eus, paraît-il, un certain succès chez une Annamite : cette femme souffrait beaucoup de la diarrhée, je lui donnai une potion d'éther et de laudanum ainsi que quelques paquets de bismuth. A mon retour, le mari qui était Chinois vint me voir et m'offrit des œufs et des mangues, pour me récompenser de la guérison radicale que j'avais obtenue.

Le village est très bien approvisionné, mais les prix sont exorbitants : on trouve de la volaille, des canards, des œufs, du riz, du porc, des courges, des patates douces, des objets de mercerie, de cotonnades.

Des charpentiers construisent ou réparent des sampans, des forgerons travaillent le fer. Les habitants se livrent même à l'agriculture; quelques jardins produisent des légumes, enfin tout ce petit monde est établi, comme si, quelques mois plus tard, l'île ne devait pas disparaître sous les eaux.

Lors de notre passage, la terre avait environ 6 mètres d'élévation; au moment de l'inondation on n'aperçoit plus que la cime des arbres. Le gibier fait complètement défaut, le corbeau perche sur les séchoirs et quelques boas dévastent les poulaillers.

Les pirates se montrent très nombreux au moment de la crue, ils pillent les jonques, descendent à terre et s'emparent de tout. Ils sont armés de sabres et de fusils dont ils se servent à la moindre résis-

tance. Le mandarin ne fut pas le seul à me conter ces méfaits, les chefs de pêcheries, les patrons des barques se plaignirent de même et témoignèrent du plaisir qu'ils éprouvaient à voir un Louk-me-top (officier d'armée) dans ces parages.

En face l'île, s'élèvent de misérables cases cambodgiennes où l'on fait griller le poisson pêché par les ge-luongs au moyen d'une sorte d'épervier. Cette préparation moins nauséabonde que les autres, ne laisse pas cependant de saisir désagréablement l'odorat. Le procédé de fabrication est des plus simples : les poissons réunis en faisceaux de 8 à 10 sont attachés à un bambou fixé dans la fumée, au-dessus d'un grand feu de broussailles; on obtient ainsi un mets recherché et à bon marché.

En quittant Shnok-trou, j'essayai de nouveau le passage du côté de Compong-svay, mais après avoir barboté quelque temps dans la vase, nous revînmes à l'Ouest, et nous nous engageâmes dans les canaux formés par l'archipel dont Shnok-trou fait partie. Les petits arroyos étaient barrés par des pêcheries qui faisaient bien leurs affaires; et, si l'on se plaignait encore de la pêche au filet, les barrages donnaient d'excellents résultats.

Les îlots que nous longions sont tous de formation récente et couverts de hautes herbes dominées par quelques arbres; leur élévation était de deux mètres environ, les pointes basses et dénudées se joignent généralement entre elles. Il y a une exception à faire pour le dernier, dont la végétation est très avancée, et dont l'extrémité ouest se prolonge jusqu'au tiers de la longueur du petit lac qu'elle divise en deux bassins longitudinaux, d'inégale largeur, celui du Sud étant le plus profond.

A la sortie de l'archipel, nous trouvâmes un étroit passage de 5 mètres environ, dont la profondeur ne dépassait pas 40 centimètres sur un fond un peu dur. Çà et là, des jonques surprises par le retrait des eaux, demeuraient échouées et se riaient de nos efforts pour passer. Les patrons disaient à l'interprète que nous ne réussirions point; je résolus de tenter l'impossible. Le ge-luong reçut tout ce qu'il pouvait porter, le chapelet de barils fut mis à l'eau, et les Annamites, après avoir bu deux petits verres de tafia, s'attelèrent sur les avirons fixés en travers. Le sampan ragua pendant 400 mètres, les hommes étaient fourbus; j'avais un coup de soleil, mais nous

avions franchi l'obstacle, au grand ébahissement des Chinois présents sur les lieux.

Nous suivîmes la langue de terre, un tirailleur marchait en avant, indiquant la profondeur, et nous trouvâmes un chenal étroit et tortueux, dont nous franchîmes souvent les bords. Fort heureusement, la vase était assez molle, mais il fallut maintes fois nous livrer au jeu du tourniquet pour permettre au sampan de franchir les aspérités du sol. Ce travail amusait beaucoup les Annamites, au début; plus tard, ils le trouvèrent trop souvent répété.

Cette partie du lac comprend trois pêcheries peu importantes, il fallut parcourir deux milles en ge-luong pour les atteindre. L'une était annamite, les autres cambodgiennes; toutes se plaignaient de la pêche, elles avaient pris juste ce qui leur était nécessaire pour vivre.

Toutes les pêcheries du lac, grandes ou petites, sont installées de la même façon : au large, des bambous élevés de 5 à 6 mètres, leur tête réunie par une traverse, forment les séchoirs à filets. C'est là qu'on déploie l'engin pour le sécher, le teindre ou le raccommoder; un second bambou, parallèle à la traverse de tête, sert de marche-pied. A 50 mètres en arrière sont les clayages à poisson, un peu moins élevés que les séchoirs; là, sont rangés les produits de la pêche, ouverts et salés; des gamins armés de balais ont mission de chasser les grosses mouches. En arrière et à toucher, s'élèvent les cases perchées à hauteur des clayages; elles servent d'atelier, de magasin et de logements; les sampans sont mouillés près de là, les ge-luongs demeurent attachés aux pieds des bambous. La case est en paillotte, le mobilier se compose de nattes et de petites malles chinoises, la plus grande misère jointe à la saleté préside à cette vie peu ragoûtante.

Les pêcheries sont en général à 6 ou 700 mètres de la terre; la forêt touffue s'étend jusqu'à la rive avec ses mille pieds perdus dans l'obscurité de sa profondeur, des nuées d'oiseaux en sortent à chaque instant. Le territoire sur ce point appartient à la province de Khrang, il est inondé pendant les hautes eaux; jusqu'à dix kilomètres dans l'intérieur, la forêt n'a plus que deux mille mètres. Jusqu'au pied des montagnes de Pursat, le terrain est sablonneux, les villages rares, le plus proche est à six heures de marche, une route passant sous bois descend au bord de l'eau. Les indigènes cultivent quelques

champs de paddy, ils sont pauvres et d'une insouciance inouïe. La biche et la chèvre sauvage sont le seul gibier du pays, qui n'est habité par aucune bête féroce ou dangereuse.

En quittant la dernière pêcherie, nous tombâmes sur un banc de sable et de coquilles ; je cherchai en vain un passage ; du rivage à la langue de terre, tout était barré ; le fond ne donnait que 30 centimètres. Le sampan fut déchargé, les barils installés, mais nous ne pûmes avancer sans secours : les gens de la pêcherie nous vinrent en aide et le bateau fut porté plutôt que traîné. Nous arrivâmes à des fonds de 80 centimètres qui ne durèrent pas longtemps ; les hommes avaient à peine pris les rames, qu'il fallait les remettre en travers et tirer sur le joug.

Ces manœuvres duraient, chaque jour, de 5 heures du matin à 9 heures du soir, la sieste était inconnue et fort souvent on dînait par bordée ; je laisse à penser si ces pauvres gens étaient à plaindre. L'Annamite n'a pas une constitution lui permettant un long effort, et si je ne craignais de me montrer ingrat envers ceux-ci, je serais bien près d'affirmer qu'il eût été préférable d'avoir une douzaine de coolies cambodgiens. Comme je l'ai dit plus haut, mon équipage se composait de cinq Annamites du vaisseau et de sept tirailleurs indigènes. Je fus content des premiers, mais je ne sais comment m'exprimer au sujet des seconds. Ces bataillons indigènes, dont le savoir militaire est aujourd'hui connu de tout le monde, donnent des hommes vraiment étonnants. Ils manient leur mousqueton comme des Européens et les aiment comme de vieux troupiers, les entretiennent avec grand soin et les démontent comme le premier instructeur d'infanterie. Ils me harcelèrent jusqu'au jour où je leur permis de démonter un chassepot que j'avais apporté, puis ce fut au tour de mes revolvers et de mes armes de chasse. Grande était leur joie quand je leur confiais une de ces dernières ; le gibier n'était pas toujours de premier choix, mais la quantité remplaçait la qualité.

Le caï était d'un zèle au-dessus de tout éloge, il me faisait force questions auxquelles je répondais aussi bien que possible. Avec cet homme, je suis persuadé qu'on arriverait à mener à bien la plus difficile des entreprises.

Les tirailleurs cherchaient à m'entourer d'un grand prestige aux yeux des étrangers : il fallait les voir à l'œuvre, faisant garer jonques et sampans dans les passages étroits ou m'escortant dès que je

mettais pied à terre. On prétend qu'ils sont autoritaires; en effet, mais comme tout se rapportait à la personnne de leur chef et qu'il n'y eut jamais la moindre plainte sur leur conduite, je suis bien obligé de trouver ce sentiment fort louable.

S'il me fallait conter ici tout ce que j'ai vu de fidélité, de dévouement et de respect chez ces gens, je ne saurais où m'arrêter, et je résume en disant que de tels hommes font honneur à ceux qui savent si bien les dresser.

Nous rencontrâmes de nombreuses jonques échouées qui nous obligèrent à des manœuvres impossibles. Naturellement, elles occupaient le plus creux du chenal (ce dernier avait 4 mètres de large) et pouvaient à peine se déranger; il fallait monter sur les bords du passage, les flotteurs n'étaient plus dans l'eau et le pont faisait avec l'horizon des angles un peu trop considérables pour la stabilité des objets contenus dans la cabine; tout dégringolait, se brisait, mais nous passions.

Les équipages de ces jonques avaient beaucoup de goût pour la statuaire. Comme ils s'ennuyaient profondément dans leur lit de boue, en attendant que les eaux voulussent bien monter, ils occupaient leur loisir à mouler, dans la vase demi-dure, les scènes les plus bizarres. De tous côtés, surgissaient des bouddhas fort bien faits, des groupes de figures témoignant une certaine habileté, enfin et surtout des reproductions de scènes grotesques et indécentes devant lesquelles mes Annamites se pâmaient d'aise, oubliant un moment les fatigues du jour et les brûlures du soleil.

Il est surprenant de voir combien les indigènes sont sensibles aux ardeurs solaires; ils résistent fort bien à une épouvantable réverbération, mais ne peuvent supporter l'effet direct des rayons sur la tête ou sur le corps. Il est vrai de dire que le fer rouge ne brûle pas plus; malgré mon vêtement annamite, j'avais le corps noirci et toutes les parties non abritées, telles que les mains et le cou, se couvraient d'ampoules comme dans la brûlure du second degré.

Nous eûmes de curieux effets de mirage, la réfraction élevait les objets à des hauteurs inouïes. A l'extrémité de la langue de terre dont j'ai parlé plus haut, le sol était devenu complètement sablonneux : les barques volaient dans les airs, les pélicans, montés sur de longues échasses, semblaient fort ennuyés d'être ainsi éloignés de l'eau, tandis qu'un malheureux buffle appartenant à une case

cambodgienne, véritable clocher de cathédrale, faisait des efforts désespérés pour atteindre le sol dérobé sous ses pattes. Ce fut encore une grande distraction pour les Annamites, ils riaient comme des fous.

Un sampan, retour du grand lac, m'avait annoncé que bientôt nous pourrions flotter à notre aise; nous étions tout à la joie d'une telle espérance, quand nous tombâmes dans un chenal tortueux d'environ 4 milles de long. Le fond était de vase molle et la couche liquide (si on peut ainsi nommer le fluide épais sur lequel nous naviguions), offrait une profondeur variant de 30 à 35c.

Je n'ai jamais vu pareille navigation : il fallut près de quarante-huit heures pour franchir cette distance; la fièvre et les blessures me privaient de 5 hommes, des grains épouvantables nous assaillaient jour et nuit, le vent nous poussait sur la vase et la pluie pénétrait partout. Le ge-luong remplissait continuellement, nous ne savions plus où faire la cuisine. Les cales pleines d'eau ne pouvaient abriter le bois, le riz se gâtait, le biscuit était moisi et les pommes de terre pourries me privaient du seul aliment qui pût remplacer le pain. En revanche, le ciel nous envoyait de l'eau potable et de quoi faire notre toilette.

Nous sortimes enfin de cet affreux passage, représentant le futur arroyo de Battambang. Il faut espérer que les alluvions, après avoir envahi tout l'espace jusqu'à la forêt, encaisseront les eaux, augmentant ainsi leur force d'écoulement pour redresser quelque peu les sinuosités du chenal. Ces sinuosités sont causées par le faible courant venu du fond du grand lac, sur un terrain à peu près horizontal. Il produit l'effet de la gouttelette d'eau, profitant sur une table, de toutes les petites pentes pour dessiner de nombreux zigzags qui souvent semblent vouloir remonter vers le point de départ.

Une pêcherie s'élève au large de toute côte, à l'extrémité du plateau dont la vase paraît souvent au-dessus de l'eau. Elle était bien pauvre; cette année, la misère y régnait comme partout ailleurs : où trouver le poisson dans cette vase? Ces braves gens, Annamites du Bassac, me reçurent fort bien et donnèrent du poisson à mes hommes; je les en remerciai, mais ne voulus pas accepter ce cadeau.

Les pêcheurs ont un goût très prononcé pour un condiment (je veux parler du poisson pourri), dont voici la préparation :

Le poisson pêché, vidé et écaillé, commence à subir dans l'eau une certaine décomposition, puis il est séché. Au bout de quatre à cinq jours, on le met dans un mortier avec du sel, et on pile jusqu'à consistance de bouillie, en ajoutant un peu d'eau. On laisse ensuite fermenter jusqu'à ce que les vers apparaissent. On met en jarres et l'on sert.

Compong-kniss. — Nous fîmes route vers des pêcheries que nous apercevions sur la côte ouest, on les nomme Compong-kniss. Pour les atteindre, il faut s'échouer plusieurs fois encore et se garder surtout d'un banc de sable situé dans le nord de l'établissement le plus au large. On dépasse le village en se tenant à environ 200 mètres des séchoirs, puis on revient sur des cases de terre par des fonds de 60c jusqu'à une petite encâblure du fond de la baie. La mer, soulevée par les grains, est arrêtée par les bambous, il n'en est pas de même des émanations putrides, on les reçoit entièrement.

Les bandes de pélicans sont fort considérables dans ces parages; on les voyait pressés par milliers, offrant une cible vivante dans laquelle les balles labouraient, à la grande satisfaction des Annamites, fort amateurs de cette chair. Nous avions toujours quatre ou cinq de ces oiseaux attachés sur les flotteurs, qui servaient de garde-manger à l'équipage.

Aussi, que de festins : pélican bouilli, pélican séché au soleil, pélican au nuoc-man ou au poisson pourri, enfin partout du pélican et à toutes les sauces.

Pendant la saison des eaux basses, tous ces oiseaux arrivent aux lacs. Ce sont d'abord les mâles, ils abandonnent les femelles dans les immenses terrains de l'Ouest et se mettent en pêche pour la demi-saison. Les femelles ne viennent qu'ensuite les remplacer. Les Annamites profitent du moment du retour pour leur livrer une guerre acharnée; ils en tuent des milliers, mangent la chair et emploient plumes et duvets.

Le marabout, cet être à l'air stupide qu'on a bien voulu qualifier de philosophe, hante aussi les bords du lac, mais en moindre compagnie que le pélican. Il est là, perché sur ses longues pattes, considérant les eaux pendant des journées entières et piquant la proie qui vient à passer.

Quelques vols de sarcelles se montraient aussi, mais trop rares

selon mes désirs; ce gibier formait le plus clair de mes repas, il ne fallait point songer au poisson après avoir senti l'odeur des pêcheries; quant aux conserves, je les avais emportées pour mémoire, certain de n'y pouvoir longtemps goûter.

Les établissements de Compong-kniss étaient au nombre de six, cinq annamites et un cambodgien, ce dernier, si petit, qu'il est inutile d'en parler; il avait pris 4 piculs de poissons. Les pêcheries annamites, toutes du même modèle, payaient 8 piastres d'impôt pour leurs filets, longs d'environ 150 mètres. Les mises de fonds variaient de 100 à 110 piastres et chacune avait pris de 40 à 55 piculs en trois mois. Les têtes et les entrailles de poisson servaient à confectionner une huile infecte qui se vend assez cher.

Le procédé employé est fort simple, on met tous ces détritus à bouillir dans l'eau; les vases employés sont des bassines en fer, forme d'ampoule. L'huile monte à la surface et on l'enlève avec de grandes cuillers. Elle est vendue au prix de six piastres le picul.

Cette fabrication n'est point faite en grand dans les lacs, il faut s'installer à terre ou envoyer couper le bois dans la forêt, perte de temps qui ne rapporterait rien. L'industrie de l'huile de poisson est surtout la propriété des habitants des arroyos et du grand fleuve : ils creusent de grands fours sur la berge et recueillent l'huile par le procédé indiqué.

Nous passâmes une nuit à Compong-kniss, mais elle ne fut pas consacrée au repos. Deux pêcheries devaient donner un coup de filet, le lendemain matin. A cinq heures du soir, les engins furent mis dans les barques et, à huit heures, commença un vacarme épouvantable qui ne prit fin que bien après minuit.

Comment dire ce tapage infernal : une nuée de chiens et de chats se battant et traînant des casseroles attachées à leur queue; le gong, le tam-tam, les pétards, les cris ou plutôt les hurlements, tout devait attirer l'attention de l'esprit des eaux et le rendre favorable à la pêche. L'état électrique de l'atmosphère aidant, je crus devenir fou.

Enfin tout rentra dans le silence et j'allais m'endormir, quand des cris perçants retentirent et j'entendis armer le fusil du factionnaire. Sauter à bas de la couchette fut l'affaire d'une seconde, j'eus grand'peine à savoir ce qui se passait. Trois hommes couraient dans l'eau et le tirailleur furieux de voir troubler mon sommeil, faisait plus de bruit que tous pour imposer silence.

Un Annamite des pêcheries, ayant volé de l'opium à des Chinois, s'enfuyait devant les fils du Céleste Empire : telle était la cause de tout ce tapage.

Compong-kniss possède un entrepôt de la régie cambodgienne, deux méchantes paillottes servent de magasin où se débitent l'opium et l'eau-de-vie de riz.

Compong-long. — Nous quittâmes Compong-kniss de très grand matin pour nous diriger sur Compong-long situé à trois milles. Cette pêcherie est habitée par des Cambodgiens, venus de la montagne avec leurs chars à buffles. La pêche était au-dessous du médiocre, et les engins très petits ne payaient que 40 ligatures d'impôt; chaque filet avait pris environ 15 piculs de poisson en trois mois; le nombre des pêcheurs était de 60, dont 39 hommes et 21 femmes, tous Cambodgiens.

Compong-prac. — Compong-prac est un établissement plus important, situé à l'embouchure d'un petit arroyo; à terre s'élèvent les cases du mandarin et de quelques marchands. On y trouve du bétel, du tabac, de l'alun et quelques fruits, il est impossible de s'y procurer du riz; par contre, on peut faire provision d'opium. En longeant à 400 mètres environ la lisière de la forêt, on a des fonds de 50c, et quelquefois plus, mais il ne faut pas aborder directement les pêcheries; en remontant un peu plus haut qu'elles, on peut revenir et s'amarrer aux séchoirs. Les jonques marchandes étaient arrêtées beaucoup plus loin.

Les Cambodgiens ont quatre pêcheries d'égale importance, payant 70 ligatures d'impôt et ayant exigé une dépense première de 2 barres 1/2. Ils n'avaient pas à se louer des bénéfices; après les trois mois de pêche, les magasins renfermaient en moyenne cinq à six piculs de poissons.

Un autre établissement appartenait à un métis chinois, il payait 18 piastres d'impôt, avait dépensé environ 80 piastres de mise de fonds et possédait 30 piculs de poissons. Les autres pêcheries étaient annamites; quatre payaient une barre et demie, et la cinquième, trois barres; cette dernière avait pris 70 piculs, les autres environ 30 à 35. Quant aux dépenses premières, elles étaient de trois barres à trois barres et demie et de 90 piastres; les filets variaient de 300 à 500 mètres.

Jusqu'à ce moment, nous n'avions pas navigué dans une eau bien claire, un litre de liquide donnait bien près d'un demi-litre de vase, mais ce fut bien pis après avoir dépassé Compong-prac. La surface du lac était couverte d'une épaisse couche verdâtre tirant un peu sur le jaune. On a vu là un produit de la macération des feuilles pendant l'inondation. Cela est possible assurément, mais cette origine pourrait bien être contredite un jour ou l'autre, et on pourrait trouver dans ces couches une agglomération de végétaux formés uniquement de la cellule primordiale comme le « protococcus nivalis » qui colore en rouge certains points des Alpes. J'ai même rencontré la coloration rouge en plusieurs endroits, notamment à l'entrée du Veal-phoc, et il n'existe dans la forêt aucune matière colorante de ce genre. Les instruments grossissants me manquaient, mon bagage de science était assez faible, et je m'attachais beaucoup plus à l'étude des sondes qu'à tout le reste. Depuis notre entrée dans ce bassin vaseux, j'avais complètement modifié mon programme : je pensais être beaucoup plus utile en préparant à mes successeurs quelques esquisses de route, pouvant leur permettre de perdre moins de temps à s'échouer, tout en naviguant sur des jonques d'un plus fort échantillon, capable de leur donner un véritable abri.

Tour-veng. — Quelques heures après notre départ de Compong-prac, nous nous arrêtâmes dans une baie parsemée d'îlots. C'est là que s'élevaient les pêcheries de Tour-veng : l'une était abandonnée et paraissait considérable; les autres étaient insignifiantes. Les filets dormaient, on faisait un peu d'huile de poisson, du nuoc-man, et c'étaient des soupirs à fendre l'âme quand on venait à parler de quelques piastres dépensées. Une chose m'a toujours étonné : c'est la façon dont tous ces gens supportent l'impôt. Pas une plainte à ce sujet, pas l'ombre d'un regret. Les chefs de village doivent bien grappiller quelque peu par-ci par-là, je n'ai jamais pu en savoir le moindre mot.

Ce fut là que, pour la première fois, je vis confectionner le nuoc-man. Quel délicieux condiment, inférieur cependant au poisson pourri; la préparation décrite permettra de mieux apprécier cette sauce savoureuse.

Le nuoc-man se distillait à terre, sur la lisière de la forêt, dont les branches alimentaient les fourneaux. Le poisson était préalablement

vidé et séché, puis bouilli et salé; un commencement de putréfaction ne nuit en rien à la chose. La pâtée, ainsi obtenue, est mise dans des paniers de bambous de forme tronconique, établis au-dessus d'un vase en terre, puis on verse de l'eau bouillante par-dessus le tout. Cette eau, filtrant à travers la masse serrée, lui emprunte son fumet, tombe en gouttelettes odorantes au fond de la jarre, et de là, va chatouiller agréablement le palais des gourmets.

Nuoc-man, en annamite, signifie *eau forte;* ce condiment se mêle à tout, un plat serait mauvais s'il n'en était assaisonné. Il est l'accompagnement indispensable de tout mets, et tout Européen voulant passer pour connaisseur et appréciateur de la vie annamite, se croit obligé d'en verser quelques gouttes dans la meilleure des sauces.

Après avoir passé une inspection détaillée des paillottes délabrées où se réfugient pêle-mêle, poissons et pêcheurs, porcs, canards et volailles, je regagnai le sampan où m'attendait le repas du soir, et quel repas! Le pain manquait depuis longtemps, le riz était perdu par l'eau, le biscuit moisi, et les doigts du cuisinier s'enfonçaient dans les pommes de terre qu'il cherchait à éplucher. Il ne faut point parler des conserves, l'ouverture d'une boîte livre passage à un fumet qu'on ne peut supporter après quelques jours passés dans cet air vicié. Il reste le poisson, mais on en respire beaucoup trop pour pouvoir y goûter.

Je me mis à table pour la forme, et le soleil disparaissant à ce moment, je saisis l'occasion pour m'allonger sur une chaise longue que j'avais pu loger sur le sampan.

Il me semble un devoir d'indiquer le moyen de se bien porter dans les lacs du Cambodge. Prendre le matin une demi-cuillerée à café de sulfate de quinine, boire pendant la journée une boisson composée de thé, cognac, bitter à coctil, et faire mousser avec un jaune d'œuf de canard; se mettre régulièrement à table deux fois par jour, et enfin terminer son repas par une tasse de café au lait concentré. Avec cette alimentation, un sommeil très court et agité par les moustiques, dans une couchette en bois vernis, forme cercueil, ayant d'un côté la largeur des épaules et de l'autre celle des pieds, on arrive facilement à d'excellents résultats.

Chaque soir, l'atmosphère offre au voyageur une sorte d'étouffoir qui a peut-être son utilité. Après le coucher du soleil, la brise se charge de tout le calorique qu'elle peut trouver et place les pou-

mons dans un milieu tel qu'ils ne savent s'ils doivent continuer leur fonction. Cela dure jusqu'à 11 heures ou minuit, pour recommencer le lendemain soir à 8 heures.

La colonne thermométrique atteint son maximum vers 1 heure après-midi : il est de 39° à 41°; le minimum a lieu à 4 heures du matin, il est d'environ 28° et parfois 25°, c'est le minimum que j'ai observé fort rarement d'ailleurs. La différence des deux thermomètres est généralement nulle.

La baie de Tour-veng est hantée par les marsouins; la profondeur de l'eau de 80c leur permet de s'ébattre sans trop cogner le fond, parfaitement matelassé d'ailleurs par la vase molle. Les éphémères nous envahirent : ces insectes sont la transformation de larves aquatiques, leur existence est fort courte comme le nom l'indique; après quelques années à l'état de larve, les éphémères passent à l'état parfait, pondent et meurent. La grappe qu'elles laissent tomber sur l'eau, contient de 4 à 500 œufs.

J'assistai à un véritable massacre : le fanal, placé sur l'avant du sampan, attirait ces insectes; on les voyait accourir de tous les points de la côte, se presser autour du globe de verre, décrire deux ou trois cercles et tomber à l'eau, qu'ils blanchissaient de leurs corps. Il en périt des milliers, c'était le bruit de la grêle, un grésillement continu, et cette hécatombe dura plus de trois heures. Quelle joie chez les poissons, on les entendait sauter sur cette manne tombée du ciel, et, tout à la bonne aubaine, ils oubliaient l'ennemi qui veillait; quel festin pour les marsouins!

Pream. — Nous visitâmes, plus loin, une pêcherie d'arroyo établie à l'embouchure de la branche nord du Prac-pursat; il y en a plusieurs sur le delta de cette rivière, mais leur accès était trop difficile et le temps me manquait pour être de retour dans les délais voulus.

Les barrages sont un gros bénéfice pour le trésor royal, mais aussi la pêche est très productive. La pêcherie de Préam est la propriété d'un Chinois associé à un Cambodgien, et paye 90 piastres d'impôt; 30 hommes ou femmes étaient employés aux diverses préparations.

Le barrage ne demande point le travail du filet : le pêcheur établit son piège au début de la saison et va chercher chaque jour ce que l'Esprit veut bien lui envoyer. L'entrée de l'arroyo est barrée par

des bambous assez rapprochés, mais permettant l'accès aux plus gros poissons; un petit espace est ménagé pour le passage des ge-luongs. Le réservoir est à 200 mètres environ, en amont : c'est une chambre en palissade de bambous, presque accolée à l'une des rives et surmontée d'une petite niche en l'honneur de l'Esprit. Je vis grouiller une énorme quantité de poissons pris au piège et tentant des bonds prodigieux qui ne pouvaient leur rendre la liberté.

Le moyen de diriger la proie dans le réservoir est des plus ingénieux, tout en étant fort simple : il consiste à ouvrir au poisson un passage facile qu'il ne puisse franchir en arrière. Un entonnoir en palissade le conduit dans un vestibule où il entre aisément par l'orifice taillé en pointe; les bambous s'écartent sous sa pression, mais s'il veut ressortir, il rencontre les extrémités taillées qui le blessent et l'obligent à chercher plus loin une issue. Le vestibule est réuni au réservoir par un second entonnoir, le même jeu s'opère et les pêcheurs n'ont plus qu'à descendre et ramasser les prisonniers qui se défendent et causent souvent de cruelles blessures.

On fabriquait aussi de l'huile et du nuoc-man, mais en petite quantité, pour les seuls besoins des travailleurs. Je profitai d'un jour de repos que je donnai à mes hommes pour voir de plus près la vie de ces gens. Sous ces paillottes délabrées, ils vivaient tous ensemble : hommes, femmes, enfants, grouillaient au milieu du plus affreux désordre. Les effets sordides qui les couvraient à peine, tombaient en loques; le chef leur donne bien deux costumes pour la saison, mais ils en économisent un, et, depuis le moment de leur engagement jusqu'au retour dans leur pays, ils portent jour et nuit le même vêtement.

Des lambeaux de nattes maculées servaient de couche : sur l'une, une mère jouait avec son enfant; dans un coin, un vase en terre recevait l'eau passée à travers un torchon souillé de boue et de graisse, des pots de poisson pourri, des bouteilles de nuoc-man, des jarres d'huile, disposés çà et là. Au milieu, un plateau écorné portait une pipe à opium et sa lampe à côté d'un peigne en bois grossier privé de la moitié de ses dents et d'une tasse ébréchée. Des restes de poisson grillé, des grains de riz, un flacon de choum-choum, sans goulot, témoignaient du repas qu'on venait de prendre. Devant la case, au milieu des grosses mouches vertes, tout le monde était à l'ouvrage : armés d'une petite hache, les uns écaillaient le

poisson, lui coupaient la tête, d'autres l'ouvraient et le passaient aux femmes chargées de le vider au moyen de coquilles. Plus loin, on salait le poisson et on le montait sur les claies à sécher. Pas un mot, une activité incessante; ces figures malpropres, ces lèvres déformées et rougies par le bétel, ces teints corrodés par les émanations putrides, les yeux caves, les échines voûtées, me laissaient devant un spectacle dégoûtant qui n'avait plus rien de l'homme.

Je me retirai un instant dans la case du chef; elle était moins sale, mais bien misérable : le lit en bambou était surmonté d'une moustiquaire; un coffre chinois servait de meuble; des objets de ménage plus ou moins propres, des lampes annamites, un vieux fusil de traite et un petit plateau à thé complétaient l'intérieur.

J'avais remarqué des traces d'éléphant, et, sur l'affirmation qu'il n'existait pas dans le pays, à l'état domestique, je passai la soirée à l'affût. Mal m'en prit : je revins à bord du sampan, vers les minuit, dévoré par les moustiques; les trois Annamites qui m'accompagnaient faisaient aussi triste mine. Les indigènes m'affirmèrent qu'on trouvait, dans le delta du Prac-pursat, l'éléphant sauvage, le sanglier et la chèvre; je n'avais malheureusement pas le temps de me livrer aux délices de la chasse.

La partie du lac dans le voisinage de l'embouchure est un peu plus profonde que le reste de la côte ouest; mais il y a, dans le Sud, des bancs de sable et d'argile qui obligent à prendre le large si on ne veut pas passer la journée à s'échouer.

En quittant cette pêcherie, nous fîmes route vers la côte est; la traversée fut longue; les fonds augmentèrent vers le milieu du passage, atteignant 80c, mais ils remontèrent rapidement, nous laissant moins d'eau que sur la côte occidentale. Nous nous arrêtâmes par des fonds de 40c à 3 milles de terre et je laissai souffler mes hommes; un grain montait d'ailleurs au Nord-Ouest.

Le vent se prit à souffler du Nord-Ouest avec une extrême violence; l'orage se déchaîna et la pluie tomba par torrents. L'eau embarquait à pleins bords; le grappin ne tenant pas, je fus obligé d'ouvrir la cabine pour donner moins de prise à la brise qui nous poussait rapidement vers la côte. Nous vînmes en travers; le sampan s'inclina, les rideaux de toile se déroulèrent, battant avec furie et se déchirant, et tout cela au milieu des éclats du tonnerre, dont le bruit

sec nous faisait instinctivement courber la tête. Les vents tournèrent par le Sud et le temps se calma dès qu'ils atteignirent le Nord-Est.

Nous avions été poussés vers la côte d'une distance de 400 mètres et nous nous trouvions envasés par des fonds de 20 à 25c. Il fallut traîner le sampan jusqu'au point où nous avions mouillé d'abord.

Pendant plusieurs jours, nous reçûmes la visite de ces grains entre midi et 2 heures; tous avaient le caractère de giration; le vent éclate avec le plus de violence au moment où il passe au Sud. Le baromètre accuse la présence de ces petites tempêtes et descend légèrement au moment où le grain paraît à l'horizon. Sa baisse est plus considérable et se fait sentir au moment où la pluie commence à tomber; elle varie de 3 à 4mm, mais non en raison de la force du grain. Le thermomètre sec baisse de 2 à 3 degrés; quant à la différence thermométrique, elle est constamment nulle ou à peu près, avec ou sans grains.

Compong-mat-khla. — Nous visitâmes la pêcherie de Compong-mat-khla, située à quelque distance de l'arroyo de ce nom. Pour atteindre cet établissement, il ne faut point compter sur le sampan; on s'arrête à 3 ou 4 milles et on s'y rend en ge-luong traîné sur la vase; c'est le propre de toutes les pêcheries de l'Est. Cet établissement appartient à des Chinois de la province de Chekren, descendant sur les bords du lac à l'époque de la pêche; ils emploient des coolies cambodgiens et comptent 20 hommes par filet. Le nombre de ces engins était de 7; ils payaient en moyenne une barre et 90 ligatures d'impôt. J'ai cru remarquer de grandes irrégularités dans cette perception; tel filet plus faible qu'un autre paye plus cher, et ces injustices, s'il y a injustice, sont en faveur des Chinois et surtout des métis.

La pêche était mauvaise; toute la pêcherie avait pris 280 piculs en 3 mois; les jonques marchandes ne pouvaient accoster; elles étaient d'ailleurs excessivement rares dans le grand lac. Les pêcheurs souffraient beaucoup de la fièvre et de la diarrhée; tous se plaignaient de l'année, mauvaise sous tous les rapports.

Compong-pluck. — La pêcherie suivante était celle de Compong-pluck; un peu plus importante que Compong-mat-khla, les pêcheurs n'étaient point satisfaits. Chaque filet payait 2 barres et 40 ligatures

d'impôt; les 6 engins avaient pris 700 piculs de poisson en 3 mois et demi. Les chefs me dirent qu'ils pensaient prolonger leur séjour, et ce motif les empêcha de me céder un peu de riz dont je commençais à manquer pour les hommes; ils me firent cadeau d'un demi-picul de poisson salé et de quelques poissons frais; je leur donnai en échange des bouteilles de cognac; ils ne voulurent rien recevoir en fait d'argent.

Compong-cham. — Compong-cham est une pêcherie importante, habitée par 200 habitants, parmi lesquels dominent les Annamites; les filets payaient au roi de Siam un impôt de 3 barres; ils étaient au nombre de 8 et avaient pris 780 piculs. Dans cette population, les blessures étaient nombreuses, toutes causées par les piquants des poissons; les pansements se faisaient à la chaux et obtenaient, paraît-il, toujours la guérison.

Nous étions ici sur le territoire du roi de Siam; une ligne virtuelle, coupant le grand lac à 7 ou 8 milles de l'entrée, sert de limite au royaume de Cambodge. Les chefs de village ne commettaient aucune exaction, du moins au dire des pêcheurs.

L'administration de ces petits centres est confiée à un chef qui n'a pas grand'chose dans ses attributions : c'est une simple police qui a besoin, dans les cas d'une certaine gravité, de recourir au chef plus élevé, habitant les points principaux. Dans toutes les pêcheries du Cambodge, ce tout petit mandarin est présent sur les lieux; mais au Siam on le rencontre fort rarement. L'impôt est payé sur place à un agent du Trésor; les frais de douane sont réglés à Battambang lors du passage des jonques, et leur taux est un peu plus élevé qu'à Phnom-penh. Il est de 1/12 environ au lieu de 1/10.

Compong-kniss. — A l'entrée de l'arroyo conduisant du grand lac à Angcor, l'ancienne capitale du royaume Khmer, s'élève la pêcherie de Compong-kniss; elle se compose de 7 filets et compte environ 278 habitants, pour la plupart Annamites; les chefs sont Chinois ou Annamites; un seul est Siamois. L'impôt du filet est en moyenne de 3 barres; la pêche avait donné 900 piculs de poisson.

Comme dans toutes les autres pêcheries, nous fûmes aussi bien reçus que possible; on m'offrit quelques œufs de canard sur un plateau en cuivre et mes hommes firent ample provision de poisson salé.

Ces gens ne veulent jamais recevoir la moindre somme d'argent ; il m'était difficile de les rembourser, d'autant qu'ils n'apprécient point les diverses denrées que l'Européen peut porter avec lui. Un usage du pays oblige l'inférieur à offrir et le supérieur à accepter, mais ce dernier ne rend rien ; cela n'étant point dans nos mœurs, je me trouvais souvent embarrassé, bien que j'eusse cependant besoin de nourrir les hommes du sampan.

Le manque de vivres et la défense de toucher à Battambang me forcèrent au retour ; mais je voulus voir au moins quelques pêcheries de la côte ouest et assister à un coup de filet. Compong-kniss ne devant pas en donner avant 3 ou 4 jours, je traversai le lac.

Nous fûmes favorisés par un temps magnifique ; nous en avions grand besoin sur une barque élevée de 30c au-dessus de l'eau et manquant de la première qualité nautique : celle d'obéir au gouvernail, au moindre souffle de la brise. Dans les lacs, le beau temps est donné par les vents de sud-est fixe ; le mauvais temps arrive quand les vents jouent de la partie est ; ils finissent par passer à l'ouest, et, dès que la brise souffle de ce côté, il est bon de se tenir en garde. Pendant la nuit, à partir de 11 heures du soir, les vents sont ouest sans danger, mais ils doivent changer au lever du soleil après un calme de 2 ou 3 heures, pour que la journée soit belle.

La traversée que nous entreprenions était de 5 milles ; nous partîmes à 4 heures du matin, et à 8 heures nous avions assez d'eau pour flotter. Les Annamites montèrent dans le sampan ; nous mîmes en route à la rame, chose qui nous arrivait trop rarement. La profondeur de l'eau augmenta jusqu'à 1 mètre, ce fut le maximum ; la traversée devant durer quelque temps, on ne prit que la moitié des avirons et notre barque parcourut lentement sa route. Cela avait l'avantage de me permettre de sonder ; j'avais comme instrument à cet effet, une poignée d'aviron divisée par 25c, et ce morceau de bois me quittait rarement, au grand ébahissement des Annamites qui ne savaient et ne comprenaient ce que je voulais faire.

Les jonques rencontrées furent très rares, deux le matin et une le soir, elles s'arrêtèrent d'ailleurs bientôt sans pouvoir franchir certains passages, nous les trouvâmes envasées, à notre retour, à l'entrée du petit lac. Les relations écrites sur la pêche, accusent un nombre considérable de bateaux ; cela est vrai, paraît-il, en année ordinaire où les moindres fonds sont de 80c, mais cette année, la

navigation était impossible depuis les bouches de Pursat jusqu'à l'entrée du Veal-phoc; aussi le lac qu'on dit être si animé, présentait-il l'aspect d'une immense solitude.

Vers les 8 heures du soir, nous mouillâmes par des fonds de 40c; la nuit était noire et je ne pouvais distinguer suffisamment les montagnes, pour me diriger sur le point que je voulais atteindre. Le temps se montrait toujours beau, nous n'eûmes qu'une légère grenasse vers une heure du matin.

Le lendemain nous étions en route au point du jour et nous atteignîmes, dans la matinée, une petite pêcherie siamoise composée de quatre modestes filets; ces malheureux avaient à peine pris quelques piculs de poisson.

La rive occidentale du grand lac est moins envasée que celle de l'Est; on peut approcher beaucoup plus près et même, sur certains points, venir s'échouer à 200 mètres de la forêt.

Khsom. — La pêcherie de Khsom est la plus importante de celles que j'ai visitées; elle est située vers la frontière siamoise et compte neuf filets, dont quelques-uns atteignent une longueur de 1500 mètres, les autres mesuraient environ de 5 à 800 mètres. L'impôt des premiers est de 5 barres, les seconds payent de 2 barres 1/2 à 3 barres 1/2 suivant les dimensions. Tout l'établissement avait pris à peu près 2,000 piculs de poisson.

La population totale pouvait être de 500 habitants, l'animation régnant sur ces bambous me fit oublier l'odeur infecte qui s'en échappait et je passai 48 heures sur ce point, amarré au pied d'un clayage à sécher.

Les escaliers, la moindre échelle sont choses inconnues au grand lac, on grimpe les quatre ou 5 mètres sur les bambous servant de pilotis et, en profitant habilement des nœuds, en faisant quelques rétablissements, on arrive sur la plate-forme. Quant aux mains et aux effets, je laisse à penser leur état après cette gymnastique. Marcher sur cette plate-forme n'est point encore chose trop aisée, elle est faite de légers bambous croisés, parfaitement élastiques et parsemée de mailles rompues dans lesquelles on enfonce souvent la jambe.

Tous ces gens, peu habitués à la présence des Européens, me regardaient en bête curieuse, les enfants s'enfuyaient, les femmes se cachaient. Le buste des travailleurs est nu, les femmes portent une

sorte de plastron en étoffe couvrant les seins et maintenu par-dessus les épaules ainsi qu'au tour des reins.

Je visitai dans tous ses détails une des grandes pêcheries dont le chef annamite me donna gracieusement tous les renseignements que je pouvais souhaiter.

Le prix du filet était de 680 piastres, il mesurait 1200 mètres; ces engins sont une sorte de senne à mailles variant, en largeur, les plus grandes, aux extrémités; on les confectionne avec les filaments de l' « urtica utilis » et on leur donne la consistance, en les préservant de la détérioration par un bain dans une solution faite avec l'écorce d'un arbre, le san. Ce bain est renouvelé plusieurs fois pendant la campagne de pêche.

La mise de fonds nécessaire à la création d'un tel établissement est d'environ 3,000 piastres; mais il faut observer que le filet dure deux ans, avec quelques réparations, et que les barques servent pendant de nombreuses années. Les serviteurs à gages sont au nombre de cinquante, dont vingt femmes; les hommes reçoivent 18 piastres et les femmes 10, pour toute la saison; le maître leur donne en outre deux vêtements, les nourrit et leur fait quelque cadeau en poisson sec, huile, nuoc-man et poisson pourri.

Dans les grands centres, comme dans les petites pêcheries, la misère est toujours la même. Les pêcheurs vivent au milieu de la plus grande saleté, ils ne prennent même point la peine de se débarbouiller. Où trouver l'eau d'ailleurs? celle qu'ils récoltent dans les grains ne peut suffire à la cuisson du riz et aux autres usages culinaires, et ils sont trop insouciants pour se donner la peine d'exposer des vases à la pluie. Ils préfèrent puiser dans le lac, cette vase infecte qu'ils filtrent à travers un linge et éclaircissent parfois avec de l'alun; aussi que de fièvres, que de dysenteries!

Les instruments employés pour la préparation du poisson sont en fer : couteaux de diverses dimensions, hachots de toutes tailles; les femmes vident les intestins avec des coquilles pêchées dans le lac.

On préparait du nuoc-man, un peu d'huile; mais pour les besoins de la pêcherie seulement, bien que les coups de filet assez rares leur eussent laissé tout le temps nécessaire à ces petites préparations.

J'aperçus au bas des clayages un enclos en bambous où surnageaient des poissons gonflés; il paraît qu'une certaine espèce, le poisson blanc, demande un commencement de décomposition pour

conserver la blancheur de sa chair et un fumet délicieux. Tous ces cadavres décapités et ouverts exhalaient un parfum qui pouvait faire présumer de ce fumet.

Un coup de filet devait avoir lieu le lendemain matin ; vers huit heures, les pétards, les cris, les hurlements commencèrent ; ce fut un vacarme indescriptible, puis à minuit, tout rentra dans le silence, l'Esprit des eaux devait être satisfait et accorderait, sans aucun doute, une pêche miraculeuse.

Au petit jour, tous les ge-luongs quittaient la pêcherie, précédés d'un sampan porteur du filet, et on se mit en quête d'un banc de poisson. Comme toutes ces embarcations étaient à la voile, je me fis donner la remorque et suivis toutes les péripéties de cette chasse. Les hommes écarquillaient les yeux, mais ce ne fut qu'au bout de deux bonnes heures, qu'un remous apparut sur l'eau. Le sampan enfonça dans la vase un gros bambou sur lequel était fixé le filet. Alors tous les ge-luongs se dispersèrent en tirailleurs prêts à rabattre le poisson dans l'espace qui allait être clos par l'engin. Quand ce dernier eut achevé un peu plus de la demi-circonférence, les ge-luongs commencèrent une musique infernale : coups de bâton sur l'eau, cris, tam-tam, gong, tout se mit de la partie : le poisson effrayé et rabattu vers le filet, se pressait dans sa course, se bousculait, et pendant ce temps le cercle se refermait, le sampan revenant au point de départ.

Les hommes se mirent à l'eau et construisirent un réservoir en bambou dont toutes les pièces sont préparées d'avance ; il représente le réservoir des barrages d'arroyos, et se place en dedans du circuit près du bambou enfoncé au point de départ ; deux pieux aussi forts que possible, sont plantés aux extrémités de manière à laisser entre eux et la palissade, un petit espace, sorte de rainure par où glissera le filet quand on tirera dessus afin d'appliquer sa poche contre le barrage pour renfermer le poisson dans un petit espace.

Tout le monde se mit à l'eau (par des fonds de 60 centimètres) et on tira sur le filet comme nous tirons sur la senne, jusqu'à ce que sa partie médiane vînt fermer la quatrième face du réservoir ; deux hommes descendirent alors dans cet enclos et, prenant les grosses pièces à la main, les firent passer aux barques. C'était un véritable combat qu'ils livraient à des poissons mesurant parfois 80 centimètres. Armés d'un bâton, ils cognaient dessus, mais ne s'en rendaient

maîtres qu'au prix de nombreuses écorchures. Les espèces plus petites furent prises avec des paniers ; quant au menu fretin on l'envoya dans la poche de l'engin en faisant pivoter une cloison mobile qui le chassa du réservoir et vint s'appliquer contre les mailles. Toutes ces manœuvres demandèrent environ 3h 1/2, on embarqua le filet et la flottille reprit la route de la pêcherie.

Le patron n'était pas énormément satisfait : c'était, disait-il, un coup de filet très ordinaire ; je laisse à penser ce que peut être une bonne prise. Dans mon petit ge-luong, j'étais assailli par les poissons sautant de tous côtés et plus d'un tomba même dans le bateau.

Je laissai ces braves gens à leur besogne. Dès leur arrivée, ils se mirent au travail et nous continuâmes notre route sur l'embouchure de la rivière de Pursat, sans nous occuper sur notre droite de deux petites pêcheries cambodgiennes sans la moindre importance.

La côte ouest du grand lac est plus accore, avons-nous dit, que la côte de l'Est; elle est bordée de petites îles laissant parfois des passages entre elles, mais généralement leurs pointes se soudent et dans un temps plus ou moins éloigné la forêt qui borde le lac de tous côtés gagnera sur les eaux, laissant l'arroyo de Battambang suivre un lit au milieu du fleuve, puis se bifurquer à la hauteur de Compong prac suivant les deux côtés du lac.

Arrivé devant Pursat, je fis route vers l'Est afin de suivre le chenal et visiter les établissements qui pouvaient s'élever sur cette côte. Les fonds baissèrent rapidement et me mirent bientôt dans l'impossibilité d'avancer autrement qu'en faisant traîner le sampan sur la vase. Le chenal de l'Est offrait une profondeur de 35 à 40 centimètres à un mille de la côte; au large, le fond montait à peu près partout à la surface.

Je mis plus de 24 heures pour atteindre l'entrée du village de Peam-bang et avant de tenter de nouveaux efforts pour arriver, j'expédiai le ge-luong, voir s'il serait possible de trouver du riz : il n'y en avait point. Les vivres me manquaient complètement, il fallait à tous prix atteindre Shnok-trou où je pensais pouvoir me ravitailler. Nous mîmes trois jours pour parcourir la distance qui nous séparait de la terre promise; les repas étaient réduits à leur plus simple expression, mais j'avais peu d'appétit; une seule chose me tourmentait : c'était la nourriture des Annamites. Ces hommes travaillaient

beaucoup, sans se plaindre, il est vrai; mais il était toutefois visible que leur nourriture était insuffisante.

Enfin, nous arrivâmes à l'île, et le chef put me faire donner un demi-picul de riz.

Nous passâmes la nuit au mouillage et fîmes route le lendemain matin pour le Veal-Phoc. Les eaux n'avaient point monté, on fut obligé de traîner encore le sampan et ce ne fut pas sans un plaisir extrême que nous arrivâmes à la sortie.

Dans le bras du lac, les eaux étaient plus hautes qu'à mon premier passage et les fonds de 80 centimètres donnaient à ce moment environ 2 mètres, le courant se faisait sentir avec une force de deux nœuds jusqu'à Compong-shnang.

La traversée de retour fut pénible, cinq hommes étaient allongés sur le pont sans trop pouvoir remuer, tous atteints d'engorgements de ganglions. Enfin, j'étais sans nouvelles depuis mon départ, quand le 20 juin nous rencontrâmes une chaloupe à vapeur qui vint au-devant de nous en montrant un paquet de lettres et quatre pains ficelés; je dévorai les uns et les autres et continuai ma route sur Phnom-penh où j'arrivai trois jours après.

Bien que mes instructions fussent formelles au point de vue de la répression de la piraterie, ma présence ayant beaucoup gêné les pirates, je télégraphiai à M. le chef de division en lui demandant l'autorisation de croiser pendant une quinzaine de jours dans le bras du lac; je me rendais ainsi aux vœux d'un grand nombre de pêcheurs.

Sur la réponse affirmative, après 48 heures de repos chez M. le représentant du protectorat, je me mis en croisière et poursuivis les sampans pirates aisément reconnaissables à leurs nombreux équipages et à leurs armes; ne devant les saisir, j'allais m'amarrer au milieu d'eux partout où ils s'arrêtaient et plus d'une fois, au dire de mes tirailleurs, ils m'envoyèrent à tous les diables dans un langage très pittoresque. Pendant ce temps, les barques chargées descendaient tranquillement sans crainte de pillage et je m'amusais beaucoup à voir le visage des voleurs devant ces belles proies qui défilaient sous leur nez.

Enfin, je revins à Phnom-penh et je fis route pour Chaudoc où le *Mousqueton* m'attendait avec ordre de me remorquer jusqu'à Mytho.

Là, je repris ma volée par les arroyos intérieurs et j'arrivai à Saïgon, le 15 juillet, à 4 heures du soir.

Libreville, novembre 1887.

DE SAINT-SERNIN,
Lieutenant de vaisseau.

NOTA. — Je n'ai pu retrouver les notes contenant les observations du baromètre et des deux thermomètres, ainsi que celles qui m'ont permis de fixer certaines lois sur les vents dans le lac. Le travail remis à M. le commandant Rivière renfermait les courbes météorologiques de ce voyage.

LES LACS DU CAMBODGE

Croquis dressé
par
Mr C. DE SAINT SERNIN
Lieutenant de Vaisseau.

Degrallo Grav.r Imp.r 33 r Hasco, Paris